

Titre: Dans la société bienveillante du cinéma. Fougues militantes et passions esthétiques, retour sur les années cinéclub.

Un numéro spécial de ArteNews, coordonné par Daikha Dridi et Rasha Salti

Daikha Dridi

Durant les années 60, 70 – et parfois y compris jusqu'au début des années 80 – presque toutes les grandes villes arabes ont vécu un engouement spectaculaire pour les cinéclubs. Dans le Maghreb surtout, beaucoup des cinéclubs avaient été fondés par des militants d'organisations politiques de gauche comme des espaces d'expression et d'activité politiques interdites par les régimes en place dans la sphère proprement politique.

Ailleurs, comme à Beyrouth, Damas ou au Caire, ce sont plutôt des critiques de cinéma, cinéastes ou cinéastes en devenir, souvent très politisés aussi, qui ont initié la culture du cinéclub dans le but de créer des espaces de débats libres mais aussi et surtout des espaces de projections parallèles aux grandes salles de cinéma où ne sévissaient que les tendances lourdes du cinéma américain et égyptien.

Ce phénomène, aussi dense et répandu qu'il ait pu paraître dans ces années là, ne semble avoir mystérieusement laissé aucune trace aujourd'hui.

Dans ce numéro spécial nous nous proposons de revisiter cette période spéciale et ces lieux désormais surannés où le cinéma était d'abord et avant tout un produit qui se consommait obligatoirement en groupe tout en étant très fortement assaisonné de politique.

A travers des entretiens avec des animateurs, fondateurs ou simplement amateurs de cinéclubs ou les textes libres et personnels de cinéastes, critiques, auteurs et journalistes, nous refaisons le voyage dans le temps et décapsulons cette partie assoupie de la mémoire arabe.

Et si la tentation est parfois grande de nous laisser envahir par la nostalgie en revisitant ces lieux, ces films, ces débats, cette effervescence politique et culturelle qui semblent impensables aujourd'hui dans nos villes assommées, ce sont parfois les interviewés eux-mêmes, protagonistes de cette histoire méconnue, qui nous rappellent par l'humour, le sarcasme ou parfois même l'amertume que l'aventure des cinéclubs n'a pas toujours été aussi "naïvement idéale".

Tout l'intérêt de ce numéro éclectique est peut-être là: dans cette profusion de points de vues que charrie la narration de ce passé et l'évocation des contextes politiques et sociaux particuliers aux années 60 et 70, le rappel d'événements enfouis, oubliés, enterrés sous des strates de traumatismes.

Les points de vue de ceux qui se souviennent pour nous des cinéclubs de leur ville s'entrechoquent parfois et rendent ainsi bien compte de la complexité de l'histoire de ce phénomène culturel très intimement lié aux contextes politiques des pays arabes dans ces années là.

Ainsi à Damas, *"pour de nombreux étudiants qui venaient à nos projections, rappelle le talentueux cinéaste et documentariste Omar Amiralay, les débats étaient leur première opportunité, tellement rare, de discussion politique ouverte et publique"*. Et

alors que le cinéclub d'Amiralay dans le légendaire cinéma Al Kindi de Damas menait une bataille féroce contre la censure et réussissait à transporter le cinéclub jusque sur l'écran de la télévision en en faisant une émission périodique, les cinéclubs d'Alger, Casablanca ou Tunis étaient devenus de véritables plates-formes politiques où l'extrême gauche interdite de légalité se redéployait, comme le rappelle l'enseignant de littérature, militant et néanmoins passionné d'esthétique cinématographique, Saïd Benmerad: *"c'était là qu'on pouvait s'exprimer, cela nous permettait de recruter, de diffuser nos idées, de faire de la "propagande", l'objectif du cinéma pour nous étant de montrer des exemples et des pratiques de luttes à travers un outil qui n'était pas forcément réprimé"*. Et si pour une militante féministe comme l'Algérienne Chafia Djemame qui a fondé un cinéclub féminin au cœur d'une des villes les plus conservatrices de l'Algérie, Constantine, *"le cinéma était le meilleur moyen d'approcher des cultures voisines, de pouvoir s'ouvrir sur autre chose que sur son propre quotidien mais de façon à pouvoir en parler"*, la bataille personnelle de Mustafa Darwish au Caire, censeur officiel du temps de Nasser et néanmoins cinéphile obtus et déterminé, fondateur de plusieurs cinéclubs, était de vaincre la concurrence de la télévision: *"montrer aux gens des choses qui ne passent pas à la télévision, des scènes étranges ou des scènes choquantes de bons films, de réalisateurs mondialement connus pour que les gens se souviennent qu'il y a quelque chose qui s'appelle le cinéma et continuent d'aller dans les salles"*. Tandis que Moncef Dhoub, réalisateur tunisien connu pour ses images et son humour corrosifs, lui, est revenu d'une expérience cinéclub qu'il exhume avec distance et sarcasme, rappelant par exemple la ringardise des interminables débats sur quelle langue utiliser: *"L'extrême gauche a introduit au cinéclub le parlé tunisien. Ni l'arabe ni le français, on devait discuter tunisien. Chaque débat devenait un débat sur la langue du débat. On a fini par opter pour la liberté de choix de langue. Les gauchistes prenaient la parole et se relayaient pour parler tunisien et au bout de quelques séances les Français avaient fini par désertier le ciné-club. Les filles de bonne famille qui venaient entre autres pour perfectionner la langue française ont, elles aussi, fini par partir"*. Dans un tout autre registre, le très beau texte de Raja Shehadeh, avocat, militant des droits de l'homme et romancier palestinien relate, avec sensibilité mais sans le moindre sentimentalisme, la lente mort sous occupation du cinéma Dunia de Ramallah.

Bien d'autres auteurs encore, interlocuteurs, nous parlent dans ce numéro de Casablanca, de Beyrouth, du Caire, d'Alep et même de Riyad où le cinéclub semble être une bataille à venir!

Le cinéclub et le cinéma dans les villes arabes comme vecteur de convivialité, comme antithèse de l'enfermement dans lequel vivent la plupart des cinéphiles arabes aujourd'hui – qui regardent des films à domicile après les avoir téléchargés sur Internet; comme lieu d'intenses débats politiques mais aussi d'émergence des nouveaux formalismes et carcans doctrinaux. C'est pour toutes ces raisons que nous avons décidé de revenir sur ces années là, ne serait-ce que parce que, lorsqu'on se rendait au cinéclub de sa ville ou de son quartier à cette époque, ça ne voulait pas forcément dire, comme c'est le cas aujourd'hui, qu'on allait frapper à la porte de l'institut Goethe, Dante, Cervantès ou autres centres culturels étrangers chargés de mission du rayonnement culturel de leur pays dans les nôtres.

Et comme nous le dit avec l'humour du désespéré le journaliste algérien Omar Zelig: *"ce n'est pas parce que l'histoire semble avoir donné raison à ceux qui ricanent"*

au fond de la salle qu'on n'a pas le droit de regretter la fraîcheur naïve de ces échanges, au moins, à l'époque on se projetait encore dans l'avenir, ce qui semble de plus en plus difficile au vu des diverses catastrophes qui se sont depuis abattues sur nos têtes".